

Zitierhinweis

Dubois, Jérémie: Rezension über: Raphaël Muller, *Le livre français et ses lecteurs italiens. De l'achèvement de l'unité à la montée du fascisme*, Paris: Colin, 2013, in: ~ *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2014, 3 - Méditerranée, S. 835-837, DOI: 10.15463/rec.36281687, heruntergeladen über Website

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

Dieser Beitrag kann vom Nutzer zu eigenen nicht-kommerziellen Zwecken heruntergeladen und/oder ausgedruckt werden. Darüber hinausgehende Nutzungen sind ohne weitere Genehmigung der Rechteinhaber nur im Rahmen der gesetzlichen Schrankenbestimmungen (§§ 44a-63a UrhG) zulässig.

Son analyse du personnel artistique est également réussie et offre un panorama complet de l'évolution des conditions de travail, sans compter de fort belles pages sur le vedettariat et sur la féminisation des premiers rôles. On peut toutefois regretter que le *género chico*, la forme courte qui caractérise le « théâtre par heure », très souvent évoquée, ne fasse pas l'objet d'une présentation spécifique, laquelle aurait été fort utile au lecteur peu familier avec cette culture. Le long chapitre consacré aux auteurs, de même, tout en présentant des développements intéressants sur le droit d'auteur, pêche par la volonté d'établir une typologie dont les subtilités brouillent quelque peu la démonstration.

Avec la troisième partie (« Territoires culturels »), l'enquête se concentre sur les circulations des œuvres. J. Moisand redonne à l'Espagne, périphérique à l'échelle européenne, une place centrale dès lors qu'on la situe dans un espace atlantique. La passionnante étude des traducteurs et celle du travail d'adaptation des pièces (joliment évoqué par l'expression « douanes morales », p. 218) comptent parmi les passages les plus novateurs du livre. Le délicat exercice d'histoire des représentations que constitue l'analyse des répertoires sous l'angle des mœurs familiales et des différences sexuelles est de même accompli avec une grande finesse – que l'attention se porte sur un drame de Pérez Galdós ou sur la mise en scène du petit peuple par le *género chico*.

Dans une quatrième partie (« La communauté politique au spectacle »), l'étude des répertoires est étendue à la question nationale et aux problèmes politiques contemporains. Pièces historiques, zarzuelas, grands spectacles patriotiques, comédies politiques (portant en particulier sur la vie politique au village), drames sociaux : l'auteur mobilise une grande variété de genres pour illustrer celle des discours portés par la parole théâtrale, avec une force qui suscite parfois interdiction et censure. L'ouvrage se termine par un chapitre consacré au public analphabète. Le choix est habile car, par l'étude du théâtre amateur, des variétés ou encore des meetings politiques tenus dans les salles de spectacle, J. Moisand montre bien, à nouveau, l'originalité de l'Espagne au sein du paysage théâtral européen. Décidément, celui

qui désormais voudra parcourir l'Europe des spectacles du XIX^e siècle, de capitale en capitale, ne pourra plus faire autrement que de s'arrêter à Madrid et à Barcelone. On ne peut qu'être reconnaissant envers J. Moisand d'avoir ainsi étendu le périmètre de l'histoire culturelle des spectacles.

JEAN-CLAUDE YON

1 - Christophe CHARLE, *Théâtre en capitales. Naissance de la société du spectacle à Paris, Berlin, Londres et Vienne, 1860-1914*, Paris, Albin Michel, 2008.

Raphaël Muller

Le livre français et ses lecteurs italiens. De l'achèvement de l'unité à la montée du fascisme

Paris, Armand Colin, 2013, 371 p.

Investi d'une forte dimension symbolique, le livre est un objet d'histoire dont l'étude peut conduire à privilégier les représentations aux réalités. Raphaël Muller a su éviter cet écueil dans cette étude tirée de sa thèse de doctorat sur l'histoire du livre français en Italie de 1880 à 1920. L'intérêt et l'originalité de l'ouvrage tiennent au parti pris de l'auteur de considérer les volumes imprimés comme un « objet commercial » (p. 220) à part entière, au lieu d'adopter principalement le prisme de l'instrument politique ou du vecteur de contenus littéraires.

Pour autant, l'ouvrage ne manque pas de se situer par rapport aux grandes questions qui dominent la période : R. Muller s'attache à démontrer l'existence d'une certaine autonomie de l'économie du livre vis-à-vis des relations diplomatiques et politiques entre la France et l'Italie, du moins pour la période qui précède la Première Guerre mondiale. Il infirme ainsi la thèse classique selon laquelle la culture française aurait eu tendance à reculer en Italie au tournant des XIX^e et XX^e siècles, au profit de la culture allemande. Il propose d'adopter « une vision éclatée des champs du savoir » (p. 165) en considérant que, dans l'espace scientifique et littéraire italien, la France et l'Allemagne exercent plutôt des dominations sectorielles simultanées que des hégémonies successives.

Les politiques d'acquisition des bibliothèques italiennes privilégiaient ainsi des ouvrages venus d'Allemagne pour la philologie et la philosophie, tandis que pour les livres d'histoire, de littérature, de droit ou de médecine, les livres français ont eu durablement l'avantage. La continuité tend donc à l'emporter sur les inflexions, jusqu'à ce que la Grande Guerre institue une nouvelle hiérarchie des valeurs qui conduisit, en Italie, à privilégier encore plus nettement le livre français dans une optique de propagande de guerre mais aussi dans des logiques commerciales.

L'auteur mobilise une ample bibliographie italienne et française pour dresser un tableau d'ensemble des rapports entre la population transalpine et la lecture, notant au passage qu'il convient de distinguer recul de l'analphabétisme et pratique effective et régulière de la lecture. Si de « nouveaux lecteurs » (p. 47) émergent à la faveur de l'urbanisation et de la diffusion de l'instruction, leur rapport aux imprimés passe d'abord par la presse. Cependant, l'univers des publications périodiques et celui du livre sont souvent imbriqués, comme le montrent les analyses consacrées au journal *Il Secolo*, détenu par l'éditeur milanais Edoardo Sonzogno. Le réseau de diffusion du quotidien sert de support pour la vente des ouvrages de la maison d'édition. L'auteur souligne également que le français est la langue étrangère la plus diffusée et la mieux connue dans l'Italie libérale. Cet idiome sert aussi de voie d'accès aux publications allemandes ou russes non traduites en italien.

Après ce chapitre liminaire, R. Muller explique sa démarche et les directions qu'il a choisies pour repérer et suivre le livre français en Italie (chap. 2). Il ne sépare pas la dimension intellectuelle de ces transferts culturels des conditions matérielles dans lesquelles leur importation s'opère. R. Muller recourt à des modèles d'interprétation qualitatifs, comme lorsqu'il applique la notion d'intertextualité à l'étude de textes littéraires italiens, tout en s'attachant à quantifier le volume des ouvrages français ayant traversé les Alpes. Il mobilise les registres douaniers, non sans souligner les limites et les imperfections de ces données sérielles pour l'historien.

La question qui parcourt les chapitres 3 et 4 porte sur l'évaluation de la part qui revient aux

acteurs privés et aux pouvoirs publics en matière de lecture et d'importation d'ouvrages étrangers. L'auteur s'attache à démontrer que le poids des acteurs privés est déterminant dans la prégnance du livre français en Italie. Il applique cet angle de lecture pour interpréter les séries de bulletins d'acquisition d'œuvres modernes étrangères des bibliothèques italiennes, qu'il traite par des décomptes bibliométriques.

S'il existe bien des orientations institutionnelles en matière d'acquisition – comme celle qui vise à faire acquérir par les bibliothèques du royaume ce qui s'écrit sur l'Italie hors des frontières –, la fréquente occurrence des ouvrages français parmi les listes des acquisitions d'œuvres étrangères s'explique aussi par une volonté d'adapter les fonds proposés aux goûts du public. L'appétence pour le livre français porte alors massivement sur des ouvrages récemment parus. La dialectique reposant sur la relation entre structures publiques de lecture et lecture privée inspire une réflexion sur des pratiques individuelles, envisagées à travers des exemples significatifs de bibliothèques privées italiennes riches en ouvrages français, comme celle de l'économiste et ancien président du Conseil Luigi Luzzatti, conservée à Venise.

L'auteur peut dès lors affirmer la thèse du primat des acteurs privés en examinant tour à tour les enjeux de la traduction du livre français en Italie et le fonctionnement du marché éditorial sur le territoire italien (chap. 5 et 6). Ces chapitres éclairent le dynamisme et les recompositions du paysage éditorial italien. À la différence de la prépondérance exercée par Paris sur l'édition française, la configuration transalpine est polycentrique. Ce sont des éditeurs milanais, E. Sonzogno et Emilio Treves, ainsi qu'un éditeur florentin, Adriano Salani, qui jouent un rôle déterminant dans la traduction et la diffusion du livre français en Italie. Pour l'auteur, l'analyse des rivalités entre les entreprises du secteur éditorial permet de dépasser l'idée selon laquelle la circulation du livre français en Italie mettrait en contact deux nations considérées comme des entités homogènes.

À l'intérieur du marché italien, des clivages s'observent. Alors que les bibliothèques italiennes sont très attentives à acheter des

ouvrages de sciences sociales parus en langue française, les éditeurs italiens traduisent surtout les genres littéraires et en particulier des romans. Au total, l'auteur identifie 4 483 livres français traduits en italien entre 1886 et 1913. Parmi eux, plus de 2 500 émanent du genre littéraire, dont 1 792 sont des romans, ce qui témoigne de l'écrasante domination du genre. Or, R. Muller insiste, ce ne sont pas les œuvres d'auteurs consacrés par la critique qui franchissent le plus la frontière mais plutôt les différentes formes du roman populaire. Les œuvres de Stendhal ou Gustave Flaubert connaissent peu de nouvelles traductions, notamment parce que ceux qui souhaitent les lire en Italie préfèrent la version originale, à l'instar des familiers du cabinet de lecture Vieusseux, à Florence. Le dernier chapitre s'appuie sur le cas de Milan, ville en forte croissance démographique durant la période et lieu d'observation privilégié des mutations du rapport de la population urbaine italienne au livre.

Dès lors, à la lueur de cette enquête, il est possible de considérer avec l'auteur que, si la diffusion du livre français en Italie a pu avoir un impact sur la formation dans la péninsule d'un imaginaire concernant le pays voisin, cette présence est demeurée ambivalente. Celle-ci agit moins comme un outil mécanique de rapprochement que comme une source susceptible d'alimenter défiance et fascination, non seulement envers la France mais surtout envers Paris, cadre de nombreux feuilletons et romans populaires traduits en italien durant la période.

JÉRÉMIE DUBOIS

Bruna Bagnato

L'Italia e la guerra d'Algeria (1954-1962)

Soveria Mannelli, Rubettino, 2012, 799 p.

L'historiographie sur la guerre d'Indépendance algérienne, déjà très riche et abondante, connaît depuis plusieurs années un profond renouvellement suscité en partie par l'arrivée de nouveaux chercheurs porteurs d'une approche globale du conflit. Ainsi, la guerre d'Algérie, libérée d'une optique franco-algérienne étriquée et resituée dans le cadre analytique des

équilibres globaux de l'après Seconde Guerre mondiale, a pu être définie comme une « révolution diplomatique¹ ». La France, qui avait remporté la bataille sur le terrain militaire, perdit néanmoins la guerre sur le plan politique, ce que Jean Lacouture avait qualifié de « paradoxe absolu² ».

Le livre de Bruna Bagnato participe de ce renouveau, restituant dans le moindre détail la complexité de l'enjeu géopolitique méditerranéen vu de l'Italie, « seul pays à la fois atlantiste, européen et anticolonial » (p. 18). Le cas italien, qui avait déjà attiré l'attention des historiens français³, trouve ici une étude de référence.

L'objectif de l'auteure est de « comprendre comment l'Italie s'est mesurée à la question algérienne en essayant de donner un poids aux variables de nature internationale et interne qui, dans leur entrecroisement, déterminèrent sa perception du conflit (et les, éventuelles, réactions) » (p. 12). Elle y parvient dans un livre-fresque imposant sur un épisode crucial de l'après-guerre en Italie et dans le monde, au moment où « l'axe Nord-Sud croisait, et modifiait, les termes de la confrontation Est-Ouest », déplaçant ainsi « la guerre froide sur le nouveau terrain d'une 'coexistence compétitive' où le mètre de la puissance devenait beaucoup plus ductile et articulé » (p. 215).

Par une approche diachronique fine, B. Bagnato suit l'élaboration de la politique étrangère italienne au plus près : sont analysés au jour le jour, souvent heure par heure, les contradictions, les revirements, les ambiguïtés d'une politique écartelée entre fidélité européenne et atlantiste d'un côté et velléité de se tailler un rôle d'importance en Méditerranée, notamment vis-à-vis des entités indépendantes naissantes en Afrique du Nord, de l'autre.

À l'aide d'une mobilisation de sources archivistiques parfois vertigineuse, les positions de tous les acteurs sont prises en compte : présidence de la République, Premier ministre et gouvernement, ministère des Affaires étrangères, partis politiques, presse. Sont aussi considérées, en nécessaire contrepoint, les positions des pays du Maghreb, des États-Unis, de l'Europe et, évidemment, de la France ; la relation franco-italienne constituant le vrai « fil